

LE MADAWASKA

La Cie d'Imprimerie du Madawaska

EDMUNDSTON, N. B. 7 OCTOBRE 1920

G.-E. DION, Administrateur

La France

"En France, on ne rend pas assez compte du bond prodigieux qu'a fait notre pays, depuis 1914, dans l'estime, la sympathie et l'admiration des peuples étrangers"

Cette réflexion m'était faite, ces jours-ci, par un grand Français, esprit d'élite, très fin, très observateur, qui, depuis plus de vingt ans, réside à l'étranger en un "poste d'écoute" des mieux situés pour tout entendre et pour apprendre.

Le fait est que plus enclins à la vanité qu'à l'orgueil, nous nous tenons pour satisfaits à nous savoir une nation brillante et ne prenons pas conscience ni même assez viscérale de notre vraie grandeur.

Déjà nous nous remettons à nos querelles intérieures. Nous recommençons à dire du mal les uns des autres. Mais, sous ce rapport, on ne nous croira plus aussi aisément à l'extérieur qu'au temps où nos violentes coupes fraternellement échangées faisaient vraiment penser que la France était la cloaca maxima de l'univers.

Jadis les Français vivaient à l'étranger était le plus souvent au supplice lorsque la conversation tombait — c'est le mot, sur leur pays. C'étaient des critiques à n'en plus finir, tantôt courtoisement ironiques ou, chose plus cruelle, doucement apitoyées.

Et que répondre, puisqu'on ne faisait que répéter le mal que nous disions de nous-mêmes!

Et puis, il y avait nos pièces de théâtre, nos romans, notre littérature légère ou folle: la seule à peu près dont les produits franchissaient la frontière. Il y avait nos grands journaux, si légers de ton, si minutieux dans l'étalage du "crime passionnel" et du "scandale bien parisien", si osés dans les attaques à l'autorité, si acharnés contre les personnalités les plus respectables.

Tout cela nous donnait figure d'un peuple fini ou finissant dans une décadence lamentable.

Et notre politique religieuse, nos lois persécutrices et spoliatrices, la "mutilation" de notre rupture avec le Chef suprême de la catholicité, le défilé de nos religieux et religieuses venant chercher sur la terre d'exil, un asile pour leur liberté de penser selon leur foi et de vivre selon leurs vœux: ces excès, ces iniquités criantes inspiraient, même aux étrangers des moins croyants, une triste idée de notre mentalité stupidement intolérante et de nos mœurs lourdement sectaires.

Et Paris, Paris surtout avait une réputation des plus équivoques. Paris, c'était bien la ville riche, élégante, artiste, mais c'était plus encore la ville corrompue et corruptrice, le vaste emporium des plaisirs impurs, de la vie fiévreuse et sans frein, de la "noce" perpétuelle. C'était la Babylone moderne, objet d'écurante répulsion pour les uns et pour les autres, d'ensorcelante attirance.

Nous n'oublierions jamais la pénible impression que nous éprouvâmes un jour, dans un village perdu au fond de l'agreste Bosnie. Un groupe de paysans nous demandait d'où nous venions.

— De France, répondimes-nous. Ce mot ne leur dit rien. "France, Francia, Frankreich!" et jetions-nous. Et pas plus en italien qu'en allemand ou en français, ces rustres bosniaques ne comprenaient.

Mais quand nous eûmes prononcé, mais le nom magique de Paris elle qui les fit sursauter.

— Paris! redisaient-ils en se dominant du coude, Paris!

Et ils échangeaient des sourires

entendus, des élans d'esprit émerveillés et polissons.

Ils ne connaissent pas la France, mais le nom magique de Paris trouvant leur épaisse cervelle évoquait les récits de grandes fêtes, de somptueuses noces d'origines rapportés par les voyageurs. Paris apparaissait à ces musulmans coiffés du fer rouge, comme une cité de rêve, mais le rêve malsain et sensuel, semblable à celui de leur paradis orgiaque.

Nous en fûmes profondément humiliés.

Aujourd'hui, Dieu merci, ce pays et tous les autres connaissent Paris sous un autre jour, Paris cerveau et cœur d'un grand peuple.

Ils connaissent enfin la France. Partout, en Orient et en Occident, dans l'Ancien et le Nouveau Monde, on a vu à l'œuvre, on a entendu les fils de la France. Et ce fut à tous, alliés, neutres et ennemis, une révélation de la vraie France.

Le public mondial a découvert quelle belle, forte et généreuse race dérobait jusque-là à ses yeux la couche toute superficielle de nos plaisirs tapageurs, de notre littérature légère, de notre scepticisme moqueur et de notre folle politique.

Il a vu partout de près nos soldats et nos chefs. De ceux-ci il a apprécié le sérieux intellectuel, la distinction, la délicatesse, le jugement et le tact, la noblesse de caractère. De ceux-là, du poil, il a admiré la bravoure fougueuse et pourtant réfléchie et avisée, l'entrain communicatif, le bon garçonisme, le bon cœur, l'ingénieuse adaptabilité et le fond sérieux qui se cache sous les apparences d'une frivolité insouciance.

Il s'est rendu compte que, de toutes les armées qui se sont entrecroisées, l'armée française est celle qui, au demeurant, garde la meilleure tenue morale.

Et cette armée d'une nation qui depuis quarante ans, fait de la politique enragée contre la religion d'un peuple léger, sceptique, moqueur même des choses les plus sacrées, s'est révélée profondément religieuse. On s'attendait à ne voir que des paillards en ces troupiers, et on les a vus en foyers, sinon tous, pratiquant leur religion avec entrain et sans respect humain.

Et cette "union sacrée" faite subitement en ce pays fameux par ses querelles religieuses et politiques, l'endurance des populations écrasées sous la botte de l'envahisseur, le sang froid des autres aux heures les plus critiques, la volonté inébranlable de "tenir" devant l'ennemi jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'on "ait" et la tension soutenue de l'immense labeur que requiert l'approvisionnement des guerres modernes, les découvertes de nos savants adaptant toujours les moyens aux nécessités nouvelles, tout est imprévu défroutait l'idée que l'on était faite de la France dans le monde.

Puis, ce fut la victoire, conduite tambour battant et avec une maîtrise incomparable par nos soldats et nos généraux. De ceux-ci l'univers sait les noms, et Foch apparaît au milieu d'eux comme Napoléon, le dieu de la guerre, à la tête de ses illustres lieutenants.

Et cependant les négociations de la paix, on reconnaît maintenant que l'opinion française est celle qui a vu juste, et que si notre diplomatie avait pu dominer les extravagances des idéologues anglo-saxons, le monde aurait enfin la paix qui n'existe pas encore.

Et en face de la révolution, quel est le pays qui s'est montré le plus sain, le plus robuste, le plus résistants? Quel est celui où la grève gé-

nérale et l'anarchie se sont brisées contre le bon sens national? Quel est le gouvernement qui a mesuré à sa juste valeur le bolchévisme et qui s'est le mieux défendu contre ses infiltrations sournoises ou ses menaces audacieuses? Qui a eu raison dans la question polonaise? C'est la France, encore une fois, et le gouvernement français. A l'heure qu'il est, Millerand apparaît comme le plus grand homme d'Etat de l'Europe.

Pour peu que la France continue, qu'elle achève de corriger sa grande erreur en renouant avec le Saint-Siège les relations que requièrent sa réputation, son prestige et ses intérêts, qu'elle maintienne en son sein l'union sacrée par le respect du droit et de la liberté, que, par un effort persévérant, elle relève sa natalité, le jour viendra bientôt où non point par la force brutale, mais par le prestige politique et moral, par le consentement de l'estime et de la sympathie universelle, elle sera véritablement à la tête du monde.

Cyr.

La "Croix"

— Qu'est-ce qui se laisse brûler pour garder un secret? — La cire à cacheter.

L'Union Mutuelle
de Portland
Assurance de VINGT ans
Compagnie très populaire
A. P. LABBE
GERANT
ST-LEONARD, N. B.

Le photographe. — Tachez de sourire, d'avoir l'air gracieux... la cliente. — Ça va-t-il durer longtemps?

Le photographe. — Non; dans quelques secondes vous pourrez reprendre votre air habituel.

Plaignez, passant, ce pauvre auteur: Les larmes sont fort bien éphémères: Il naquit chez un imprimeur. Et vint mourir chez son libraire.

M. J. E. ALARIE
11, rue St-Louis, Trois-Rivières, P. Q.
Est sujet au rhumatisme, il en a fréquemment de fortes attaques. Les
PILULES MORO

pour les Hommes
l'en guérissent



M. J. E. ALARIE

Je travaille fort et souvent au mauvais temps. Plusieurs fois j'ai eu de fortes attaques de rhumatismes. Au printemps dernier, j'ai beaucoup souffert durant deux mois. J'ai alors pensé d'essayer les Pilules Moro et bientôt j'ai constaté que mes forces s'accroissaient, que je souffrais moins. Je me suis ainsi traité quelques semaines et me suis complètement rétabli. Depuis, je n'ai pas eu la moindre douleur. M. J. E. Alarie, 11, rue St-Louis, Trois-Rivières, P. Q.

HOMMES MALADES, écrivez à la Compagnie Médicale Moro qui vous indiquera les moyens de relâcher vos forces et de recouvrer votre santé. Demandez un blanc de traitement qui vous aidera à donner les détails voulus.

Les Pilules Moro sont en vente chez tous les marchands de remèdes. Elles sont aussi envoyées par la poste, au Canada et aux Etats-Unis, sur réception du prix, 50c une boîte, \$2.50 six boîtes.

Toutes les lettres doivent être adressées à: **COMPAGNIE MEDICALE MORO**, 272, rue St-Denis, Montréal.

LA BANQUE PROVINCIALE
DU CANADA
Siege social: MONTREAL
Capital Paye et Surplus \$4,100,000.00
Actif total, au delà de \$39,000,000.00
106 succursales dans les provinces de Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et l'Île du Prince-Edouard.

10—Vous pouvez déposer vos argents toujours remboursables à demande et recevoir 3% d'intérêt l'an; les dits intérêts étant capitalisés ou payés tous les six mois, le 30 juin et le 31 décembre de chaque année.

20—En vertu de règlements particuliers à cette banque, les argents confiés à son département d'épargne sont contrôlés par un comité de censeurs. Ces messieurs examinent mensuellement les placements faits, en rapport avec ces dépôts, assurant ainsi aux déposants la plus grande protection possible.

30—Pour la commodité de tous, des dépôts de toutes sommes, depuis (\$1.00) un dollar sont acceptés au département d'épargne.

Deux ou plusieurs personnes peuvent aussi ouvrir un compte conjointement.

Nous sollicitons respectueusement votre encouragement et votre patronage
Succursale à Edmundston:

F. H. Bourgoin, gérant local.

F. H. LEVASSEUR

EDGAR LEVASSEUR

L. H. LEVASSEUR ENGR

NEGOCIANTS EN GROS

EPICERIES, FRUITS ET PROVISIONS

RIVIERE DU LOUP STATION, QUE.

Comment l'industrie aide à l'agriculteur

L'antagonisme existant trop souvent entre le campagnard et le citadin ne date pas d'hier. La Fontaine lui-même en parlait dans ses fables.

Pourtant leurs intérêts sont solidaires; ceux du cultivateur et de l'industriel par exemple, sont intimement liés. Les Anglais ont trouvé le mot "interdépendance" pour exprimer cette idée de dépendance réciproque dans laquelle sont l'agriculteur et le fabricant par rapport l'un à l'autre.

Quand des industries sont prospères il s'en suit qu'elles font travailler et vivre une plus grande quantité de gens, ce qui a comme conséquence évidente d'augmenter proportionnellement la consommation des produits agricoles.

Toutes les industries rapportent indirectement un profit plus ou moins substantiel aux cultivateurs, dans ce sens qu'elles favorisent l'écoulement de leurs produits à bons prix, mais il en est une surtout qui doit avoir leur sympathie et qu'ils doivent aider volontairement, c'est celle de la chaussure.

Non seulement, en effet, les cultivateurs profitent indirectement de la fabrication de la chaussure qui fait vivre un très grand nombre de gens qui, à leur tour, achètent en abondance les produits des fermiers, mais ils en profitent encore directement puisque la ma-

tière première employée, c'est-à-dire les peaux, dont on fait le cuir à chaussure — est fournie par eux.

65% des manufactures de chaussures du pays sont établies dans la province de Québec; et la majorité d'entre elles appartient en toute propriété à des Canadiens-français; enfin les 7-8 de la population ouvrière qu'elles occupent sont des Canadiens-français. On en peut conclure que l'amour de la race autant que le patriotisme et leur intérêt bien compris doivent pousser nos cultivateurs à favoriser la prospérité de cette industrie.

Canada importe chaque année pour quatre millions de dollars de chaussures américaines. Ainsi chacun des dollars consacrés à l'achat d'une paire de chaussures fabriquée aux Etats-Unis, est autant d'argent qui sert à enrichir nos voisins au lieu d'enrichir nos citadins qui sont les clients les meilleurs de nos cultivateurs.

Enfin il saute aux yeux que plus l'industrie de la chaussure prendra de l'importance dans la province de Québec, plus la demande pour les peaux y sera considérable et plus leur vente sera facile et "payante" pour les fermiers.

Une bonne vieille conduisait un troupeau de bœufs sur un grand chemin.

Une bande de joyeux écoliers, passant sur la grande route, se mettent à lui crier:

— Bonjour, la mère aux ânes! Et la madré paysanne de leur répondre:

— Bonjour, mes enfants, bonjour?